

mur 1771

Soixante-cinquième

LETTRE OUVERTE

aux Écrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1968.

Mes chers Confrères,

La jeunesse se rit de l'état civil. Elle ignore la maturité de l'esprit. C'est pourquoi je suis jeune, nul ne le regrette plus que moi.

Lors des événements de Tchécoslovaquie, l'appel de la revue « Literarni Listy » lancé « aux écrivains, aux artistes et aux intellectuels du monde entier » me fit bondir sur ma plume, comme je vous le mandai, pour alerter les deux organismes impressionnants dont je suis un membre indigne, l'A.E.B. et le PEN-club.

Je pus vous communiquer, in extremis, deux bonnes nouvelles dont, par malheur, la meilleure était fautive. Comme je ne suis pas journaliste, je vous prie d'agréer mes excuses. Je m'explique.

Le Président de l'A.E.B. m'avait répondu : « Dois-je vous dire que je fais entièrement mienne votre suggestion (...) et je proposerai de lancer l'appel à tous les membres. De telle sorte que cette proclamation puisse figurer en tête du premier bulletin d'information mensuel (nouvelle formule) qui sortira au début d'octobre, en même temps que son contenu sera communiqué à la presse. Une prise de position du bureau seul eût été certes plus immédiate. C'était notre intention mais il paraît préférable de se rallier à votre suggestion ».

Vous le voyez, les accès de jeunesse n'épargnent personne : Monsieur Georges Dopagne était prêt à marcher sur les brisées de Louis Aragon qui, dans un éditorial des « Lettres françaises » intitulé « J'appelle un chat un chat », avait témoigné d'une jeunesse bouleversante. De même, à la Biennale de Knokke, Arthur Haulot fut victime d'une crise identique : « ...Nous proclamons sans ambages notre solidarité de poètes, d'écrivains avec nos frères tchécoslovaques ». Incurable jeunesse ! Comme l'a dit Jean Cocteau : « Il y a les poètes et les grandes personnes ».

Par bonheur, le conseil d'administration de l'A.E.B. veille. Pour notre sauvegarde à tous. « Prudence et sagesse » pourrait être sa devise. S'étant penché sur la question, il s'éleva aussitôt à ces hauteurs sereines où le jugement se libère de toute basse contingence. Aussi Monsieur Georges Dopagne, revenu de sa faiblesse passagère, put-il m'écrire ces phrases exemplaires : « Nos confrères ont reconnu la générosité de votre appel, mais ils ont décidé, à l'unanimité, quelles que soient leurs appartenances politiques, de surseoir à toute manifestation qui engagerait l'A.E.B. pour le moment dans les problèmes touchant la Tchécoslovaquie et particulièrement ses écrivains ». Le tout appuyé par des arguments décisifs.

D'abord déçu, j'ai vite compris et je rends hommage à la sagesse de nos dirigeants. Retenez leurs noms, gravez-les dans votre mémoire, car ils le méritent. Vous les trouverez en tête du bulletin dit mensuel, lequel paraît régulièrement plusieurs fois par an.

Si donc vous êtes poussé par quelque démon intérieur, si vous avez envie de manifester votre enthousiasme pour, ou votre indignation contre des faits exaltants ou odieux, méfiez-vous de ces mouvements, peut-être inopportuns ; écrivez à ces sages, à ces prudents, qui opposent aux vains remous de l'agora les délices du bois sacré où ils dégustent des commentaires agrémentant les travaux de leur génie, alternés d'agapes où les aiguillettes de caneton répondent au ris de veau à la financière.



Pour appuyer cette attitude pleine de dignité, un ami-poète m'envoya le quatrain suivant :

Pour se confiner au silence
Point n'est besoin d'être poltron.
On peut se taire par prudence
Sans pour autant être un couillon.

Malgré mon insistance, l'auteur de ces vers bien sentis désire garder l'anonymat et pourtant ce n'est pas le premier venu, car il conquit, il n'y a guère, le pissenlit d'argent aux jeux floraux de Carpentras. Ici, la prudence se pare de modestie.

Fléchier (Esprit) l'a dit excellemment : « La principale fonction de la prudence, c'est de juger par ce qui a été fait, ce qu'il faut faire et éviter ».

Aussi ai-je été consterné, je l'avoue, en lisant dans « Le Monde » les considérations de Pol Vandromme sur notre littérature et, en ordre principal, sur notre Académie. Il ose prétendre « qu'elle compte quelques bons écrivains. Mais il est de salubrité publique d'ajouter tout de suite qu'elle comprend beaucoup de besogneux ». Phrase en tous points condamnable, car ceux qu'elle vise ne se sentiront pas touchés tandis que le doute peut s'insinuer dans le cœur des autres.

Ce n'est pas tout. Parce qu'elle dispose de la majorité dans « la commission consultative qui administre le Fonds National de la littérature et d'autre part la commission désignée pour l'achat des livres », il dénonce les « pouvoirs totalitaires » de l'Académie ! Il écrit sans vergogne : « Presque toujours, les choix de l'Académie, quand ils ne sont pas déterminés par des complicités de bandes, trahissent le manque d'audace, l'absence d'imagination, une peur panique devant le talent original ». Et de conclure : « Toute réforme qui ne soit pas un leurre implique expressément et immédiatement la fin du monopole de l'Académie ».

A un moment où le franc belge se dresse fièrement face à son homonyme vacillant d'outre-frontière, ces propos dénotent un manque de civisme impardonnable. Au surplus, il est inopportun



d'exposer à l'étranger nos faiblesses, à supposer qu'elles existent, car, qu'on le veuille ou non, et malgré la nostalgie de Marcel Thiry et des fidèles de l'Aigle blessé de la morne plaine, la France reste toujours l'étranger. C'est méconnaître, de surcroît, la valeur des mécanismes subtilement huilés qui assurent, sous l'égide de l'Académie, l'heureuse floraison de nos lettres. Nul auteur ne se plaint du Fonds, même s'il y est recalé ou s'il doit se contenter de quelques rogatons. Personne ne médit de la Commission des achats car on la sait composée des plus sûrs détecteurs de la « valeur littéraire certaine ». Au contraire, chacun s'acharne à mieux faire dans l'espoir d'entrer quelque jour dans la confrérie des bénéficiaires. Et cet espoir solide, tenace, crée des liens invisibles, mais non moins réels. Du coup se trouve éliminé ce détestable esprit de contestation qui s'insinue partout. Songez que nous pourrions exiger une représentation dans tous les comités, jurys, caucus secrets où se pèsent les ingrédients d'une récompense. Ce serait affreux !

Grâce à la vigilante prudence de nos chefs de file, à leur science de la tactique et de la stratégie, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes littéraires possibles. Et si Pierre Seghers se demande : « Mais un académicien pourrait-il vivre, s'il se prenait au sérieux ? », ce n'est là qu'une boutade et il le prouve en éditant, par pur amour de la poésie, quelques-uns de nos poètes, de préférence académiciens, tous hommes de haut mérite et d'un sérieux indérapable.

ROGER AVERMAETE.